

Dominique PEZET

**« FRAGMENTS DE DISCOURS AMOUREUX
QUI NE SERAIENT PAS DU SEMBLANT.... »**

D'être traversée, clouée par la question d'un Autre à qui, amoureuse, je parais m'adresser, je m'engage dans ce Réel, ce dernier Autre maternel : mortifère.

Puis-je parler, écouter, transmettre une langue de la part de quelques patients : du côté de la langue dont ces enfants-là parlent.

Camille Laurens, dans : « L'amour, roman. » 2003, POL, nous avertit ainsi : « D'où vient l'amour en nous ? le passé le crée peu à peu : nous héritons l'amour comme on nous lègue un meuble...un monde entre illusion et vérité. L'amour, c'est des mots. »

Julien a 25 ans. Sa mère s'est suicidée par combustion il y a 20 ans. Il avait 5 ans. Quand il vient me voir, il me dira : « ne pas trouver sa place...toujours se sentir seul...rêver d'une compagne unique qui le comprenne et l'aime pour la vie. »

Stéphane Zweig nous raconte dans : « Brûlant secret - 1938 - Grasset », ceci : « L'enfant sentait tout l'enivrement de cet amour qui déjà le mettait en rapport avec le grand secret de l'univers. Lorsque la mère retire ses mains, il lui resta encore quelque chose de chaud, une dernière fois le livre de sa jeunesse ouvrit devant lui ses pages pleines de séduction, et alors commença le rêve profond de sa vie. »

Antoine de Saint-Exupéry a 30 ans lorsqu'il écrit ces mots épistolaires : « je vous embrasse Maman. De toutes les tendresses, la vôtre est la plus précieuse. L'on a besoin de vous comme un petit enfant souvent. Vous êtes un grand réservoir de paix, autant que lorsque vous donniez du lait à vos tout-petits. C'est un drôle d'exil d'être exilé de son enfance. »

Danièle, 52 ans, célibataire, sans enfant. Elle vient me dire : « je ne trouve pas de place, je rêve d'un amour impossible à vivre. Je n'espère qu'un appui. Je suis seule. Ma mère ne m'a jamais dit quelque chose, elle est alcoolique, elle va en mourir. »

Marguerite Duras, dans « La vie tranquille » 1944, Gallimard, émette quelque chose qui dit : « Nicolas est mort. Il a aimé une fille que j'ai inventée à force de vouloir lui plaire...Phare blanc de ma mort, vous étiez l'espoir. Vous êtes mon enfance et je m'aperçois que je ne suis morte de rien. Il n'y a pas d'autre route que celle que vous éclairez. » Le livre est dédié à sa mère.

Simone de Beauvoir à 60 ans révèle dans : « Une mort très douce. » 1964 Gallimard. « Il n'était pas en mon pouvoir d'effacer les malheurs d'enfance qui condamnaient maman à me rendre malheureuse et à en souffrir en retour...Il arrive très rarement que l'amour surmonte la solitude de la mort ; même lorsque je tenais la main de maman, je

lui mentais. La mort avait le visage même de maman, découvrant sa mâchoire dans un grand sourire d'ignorance. »

De l'amour à la mort : quels discours traversent ces deux patients qui déjà lient leur « défaut de place » à cet Autre absent qui se tait, qui s'est tue, s'est tué ? Cet autre maternel, nous le verrons, peut être différent d'un Autre de la mère.

A ces préambules de sujets en « littérature » au sens du bord du rivage, de la marge, il ne s'agira pas d'en exploiter l'obscur. Mais d'essayer de transcrire les liens obscurs du discours amoureux adressé à quelques autres : objets (a), causes du désir : les voix d'un Autre maternel qui se taisent sur l'énigme de leurs désirs. D'un ailleurs où les hommes prendraient place, feraient tiers. Un ailleurs par lequel le manque adviendrait au lieu de la perte. Là où le désir aurait place, malgré l'envie d'une jouissance mortelle, d'être comblé par le fantasme d'un objet originel retrouvé. Il sera question ici d'un insistance amoureuse, paradoxale, qui cherche différemment à l'adresse de l'aimé ou de l'aimée un Autre maternel qui pourrait abolir l'horreur d'une radicale séparation sexuelle. C'est dire que si de l'origine narcissique du sentiments amoureux provient de l'autre sexué, les traces de la pulsion de mort ne sont pas loin. Elles mènent à l'annulation des tensions aux fins de retrouvailles avec une ancienne jouissance pressentie. C'est dire que du Réel est toujours un peu plus noué à l'Imaginaire de la fiction amoureuse, au Symbolique de son discours. Lacan en formule ainsi le pouvoir : dans ses *Propos sur la Causalité* – 1946 – *Ecrits* : » Cette passion d'être un homme qu'est la passion de l'âme par excellence qui impose sa structure à tous ces désirs fût-ce aux plus élevés. »

Les voies tues de ces mères sont fantasmées dans un « au-delà du principe de plaisir » invoquées dans une espérance de jouissance là où l'appel de l'enfance convoque, sollicite une approche où l'incomplétude du sujet pourrait enfin se résoudre.

Car de cette énigme, celle du désir de l'Autre, précisément pour la marquer, dépend l'orientation de la quête de l'objet. De l'objet du besoin pour subsister, de l'objet de la demande pour savoir si l'on est aimée, de l'objet du désir pour interroger ce qui est en cause. Ce qui va être précisément désirable ce n'est pas l'objet en tant que tel mais l'objet du désir de l'Autre justement en tant qu'énigme. Impossible de savoir s'il me trompe ou s'il dit vérité, son désir reste une question.

Que cherche la mère pour l'enfant dans ses alternances de présence - absence ? que cherche-t-elle qui la fait disparaître au regard de l'enfant ? Que cherche-t-elle ailleurs qu'il ne possède pas ? à cela répondent Freud et Lacan : le Phallus, nom du signifiant du manque, (trésor même des signifiants). L'instance phallique permet de vectoriser pour un sujet l'absence de l'Autre sur le chemin de son désir mais surtout on peut entendre un manque radical au sens où le sujet ne sait pas ce qui mène ce désir. C'est de cette castration dont l'enfant refuse avant tout que sa mère soit affectée. « Dans le ce qui est tu de la mère, comment pondérer la toute puissance rassurante ou terrifiante ? de ce manque, de cette incomplétude, il n'y a pas de dernière réponse. Sinon par l'illusion de la représentation d'un objet partiel de désir, l'objet a ; l'objet amoureux, lui, reste représentable dans la logique spéculaire du miroir. L'objet obscur du désir, lui, est insaisissable. L'emprise de la voix, du regard de l'Autre reste suspendue au manque même. L'objet du désir n'a pas d'image, il s'avère plutôt cet aimant, ce rien insaisissable dont le vide central est le foyer du mouvement du discours du sujet.

Dans le discours amoureux, peut être comme dans la cure, le mouvement de transfert reste dans l'illusion de cette passion des images dont le sujet revêt l'Autre. Mais cet objet a, cause du désir, lui reste secret, voilé ; sa préciosité même fait l'enjeu du transfert. Entre le sujet et l'Autre quelque chose fait jonction et disjonction en même temps. Ce plus de jouir, cet autre nom de l'objet a signe le nouage du manque, de l'Eros et de la mort que Freud avait discerné dans la pulsion. C'est dans ce champ que tentent de s'isoler, de se maintenir les fragments de discours amoureux dans un mouvement de haine amour. Car à travers la négation et la haine peut s'ouvrir cet espace de séparation, cette dimension de l'absence dont Fédida parle comme d'un lieu où se retrouvent encore des « reliques de jouissance » 1978 Gallimard : L'absence.

De quels semblant ces discours amoureux ne se parent-ils pas ? c'est qu'ils sont au prise de leur Réel. Le semblant relie la question du sujet avec la dialectique de sa part de vérité. Si le semblant constitue bien la dimension de ce qui apparaît, celle-ci n'équivaut pas à un faux semblant. Lacan parle même « du semblant qui se donne pour ce qu'il est, la fonction primaire de la vérité. » Séminaire XVIII.

Aucun des signifiants qui viennent représenter un sujet ne suffira à dire son être, mais chacun dira quelque chose de sa vérité, de sa position sexuée. Ainsi, pour Julien, la question reste du côté de l'énigme de « faire homme » pour une femme qui serait toute « pour lui. »

Pour Danièle, quand sera-t-il du reste d'une jouissance « pas toute » phallique dans un discours sur le deuil de cette « impossible amour ? »

Le discours pour Foucault sert bien d'enjeu de pouvoir, de ce pourquoi on lutte, un enjeu pour tenter de dire l'objet du désir. (L'ordre du discours – 1971 Gallimard.) Cela me semble renforcer la dimension radicale et subversive de l'enjeu du discours autour de « la parole ou la mort » pour paraphraser le titre de Moustapha Safouan – 1993 Le Seuil. L'enjeu réside dans l'échec du discours intentionnel ; Freud nous rappelle d'ailleurs qu'il n'y a pas de refoulement qui ne s'indiquerait dans quelque trace où il se trahit. Roland Barthes – 1977 Le Seuil, reprend cette idée par la nécessité de qualifier le discours amoureux « d'extrême solitude », de rester le lieu, si exiguë soit-il, d'une affirmation. Si l'amoureux parle par « paquets de phrases », c'est que son discours n'est pas à être traité du côté de la description. L'accent est sur la personne fondamentale de ce discours. Un « je » qui énonce, dans une place de paroles, quelqu'un qui parle en lui même amoureuxment, face à l'autre qui ne parle pas. Le discours amoureux n'équivaut pas à une histoire d'amour. Barthes entend bien nous décourager de la tentation du sens. Il faut entendre quelque chose d'un trésor des signifiants. Le sujet est engagé dans un rapport à la vérité pas seulement à travers le refoulement mais dans son dire, son acte de dire, qui opère un travail d'engagement de l'élaboration de cette part de vérité.

La vérité essaie de se dire dans les sexuations ordonnées par le manque et la radicale altérité, noués par les instances RSI où s'inscrivent leurs fascinations. La différence qui hante le masculin et le féminin va se lire peut-être à l'aune du Réel, de la béance impossible à signifier du féminin d'une autre jouissance indicible. La représentation phallique constitue bien la matrice du désir sexuel dans le surgissement du signifiant. Mais le système premier des représentations par rapport auquel s'ordonne le désir féminin comme le désir masculin reste celui de la mère qui y inclut ses représentations de l'ailleurs du désir. La mère reste le siège du désir en créant la référence au tiers de

son désir à elle. Le désir ne se conçoit pas en dehors des processus de symbolisation ; mais le niveau de la rencontre imaginaire reste l'hallucination première dont l'objet perdu est le modèle articulé à l'entendu du premier langage.

Le sujet ne tient sa signification et son pouvoir de structure divisée que d'un signe : celui qui est perdu comme le premier objet et qui permet l'élaboration du fantasme fondamental autour de ce manque. A partir de quoi tout sera à valoir. Cette illusion ce « croire retrouvé » sauve le vivre. La condition humaine se suspend tragiquement à cette répétition comme l'apparition du sexe nous relie à l'étoffe du temps. L'au-delà du principe de plaisir nous apprend l'opposition avec une jouissance : celle de l'Autre comme châtré. Voilà l'affaire du discours amoureux : se suspendre à ce qu'il peut aimer dans l'Autre. Du côté masculin, se représenter tenir quelque chose, tenir quelque chose du à la castration. Du côté féminin, se présenter à la jouissance d'un abîme de l'être : être privé, se suspendre à la demande d'amour comme preuve d'amour. Si le sujet est désirable, aimable, c'est à la condition qu'il y ait du désirant dans l'Autre, dans le don de ce qu'il n'a pas. C'est le pacte de la sublimation étayé par le recours à la loi. Mais peut-être la figure du féminin reste construite sur un imaginaire fusionnel. Elle renvoie au monde d'autrefois où « tout serait déjà joué. » P.-L. Assoun – 1984 – L'entendement freudien.

Cette figure pose la question d'une parole d'avant les mots.

De la jouissance phallique, le féminin s'en empare mais : faire comme les hommes, cela ne fait pas une femme. De son « autre jouissance » elle en reste indicible, quelquefois même terrée. L'amour reste pour elle une identification : être l'une pour un homme élu, pour être élue d'un homme.

Chaque sujet enfant est en position de subir l'épreuve et la marque de cet Autre féminin. Conquérant de la présence et de l'amour maternel, l'enfant s'offre dans les leurres de la séduction à réaliser ce que le discours de la mère laisse percevoir de l'objet de son désir. La mère peut être élevée au statut de puissance symbolique, détentrice des pouvoirs de parole en signifiant aussi bien tout ce qu'elle laisse entendre de l'opacité de sa jouissance. Scrutant et interrogeant l'Autre maternel l'enfant insiste pour déchiffrer la clé de son existence, la réponse à la question de ce qu'il est pour l'autre. L'amour commence avec le manque. Si la mère récupère par l'enfant l'objet de son manque, la femme, par sa libido qui s'adresse à un homme, peut se poser comme dépossédée de ce qu'elle cherche en lui. Mais que face défaut pour la mère la dimension d'un désir autre que celui de son enfant et celui-ci pourra se vouer à l'aliénation de réaliser son fantasme : qu'il la comble, qu'il soit sa possession.

Cette mère autre va interroger ce qu'il y a de pulsionnel à la dimension phallique dans les marges de son inscription, dans les marges de son existence l'ex-sistence. Aux marges de l'ordonnance phallique se tait le « pas tout » de la jouissance féminine. Dans ce silence, l'enfant est laissé en plan, sans recours.

Pour Danièle, ce silence va consommer le ravage vécu d'avec sa mère. Que la fille attende plus de subsistance de sa mère que de son père et elle connotera un arasement de ses repères.

Ce ravage va au-delà des discordes rivalitaires propres au registre phallique ; il va parer la mère de l'impensable : ce que Lacan traduira par « les fausses promesses d'un vrai désespoir. » (Encore – séminaire XX 1972)

Par sa parole la mère laisse sa marque et fait parler l'enfant en transmettant inconsciemment la langue.

Dans le discours amoureux, il se pourrait bien que ces effets inconscients soient la trace toujours vivante de la longue privée du couple originaire mère-enfant, la langue de l'Eros, du premier corps à corps dont les maux sillonnent la jouissance recélée.

Il s'agira d'en chercher des issues vivables, supportables, qui en rabattent beaucoup sur les pouvoirs de l'amour. Car les contraintes de l'amour sont précisément celles de l'inconscient toujours singulières aux contingences des rencontres.

C'est dire que l'amour a structure de symptôme, symptôme des agencements de jouissance du parlêtre. L'amour vient nouer ce premier rapport qui ne fait pas lien social, autiste, à un lien au semblable sexué.

Comme au terme d'une analyse, on peut dire : ce « tu es mon symptôme » qui devient un amour dessillé.

Il faut essayer d'en dire quelque chose pour s'en fichier d'avoir tant joui de représenter le « chiffon » de sa mère. Quelles issues reste-il ?

Julien s'est marié après des somatisations de malaises, de vidages. De sa femme il dit aimer qu'elle ne soit pas maternante. Au jour de son mariage il veut « beaucoup de monde » comme pour mieux pointer la place vide de sa mère, pleine de son absence.

Julien est psychologue. Il trouvera peut-être là une issue dans la sublimation.

Danièle, artiste peintre, sculpte des personnages de fil de fer, légers, fragiles et colorés qu'elle a peur et envie d'exposer. C'est un acte, un acte symbolique.

De leurs symptômes, du lieu de leur synthôme, ils se livrent à la langue du lien social qui permet peut-être de ne pas mourir tout à fait. Entre homme et femme, ce quatrième nœud du synthôme, même s'il n'est pas équivalent l'un pour l'autre, permet quelque chose du dit d'un acte, d'une créativité face au dernier maître qu'est la mort. Le fondement du Réel est éthique, écart toujours répété entre objet trouvé et objet cherché. Dans ce vide, quelque « chose » (das Ding) du corps perdu de la mère se métaphorise, montrant la difficulté d'un sujet à ne pas se laisser chosifier par un sur moi social devenu impératif.

Ce quatrième nouage reste bien l'un des noms du père. Georges Perec nous livre son issue dans « W où le souvenir d'enfance » 1975 Denoël, dans cette part de vérité saisissante : « J'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six. Je sais que ce que je dis est signe une fois pour toutes d'un anéantissement.

J'aurai beau chercher dans mes phrases les résonances mignonnes de l'Œdipe ou de la castration, je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l'ultime reflet d'une parole absente à l'écriture. Leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. »

Je vous remercie.